Retrouver ce titre sur Numilog.com

8°X
35301

PASCAL IDE

exposer déduire argumenter synthétiser convaincre raisonner juger résumer démontrer concevoir formuler rédiger induire

L'ART DE PENSER

GUIDE PRATIQUE

MÉDIALOGUE

Retrouver ce titre sur Numilog.com

80
1461044

Retrouver ce titre sur Numilog.com

L'art de penser

8° X
34301

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Pascal Ide

L'art de penser

1113

Retrouver ce titre sur Numilog.com

DL-28091992-28328

© Editions Médialogue
72, Rue Bonaparte – F. 75006 Paris
ISBN 2 – 86740 – 031 – 7
Dépôt légal : septembre 1992
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

À Aline Lizotte

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

POURQUOI UN ART DE PENSER ?

"L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant", disait Pascal[1]. Les soucis, les vicissitudes de la vie, se chargent régulièrement de lui montrer qu'il est un roseau bien vulnérable. Mais lui dit-on assez qu'il est pensant, c'est-à-dire que la faculté de penser est, avec la capacité d'aimer, sa grande noblesse ? Or, on ne naît pas animal pensant, on le devient.

Toute l'ambition de cet ouvrage n'est pas de vous rendre plus savant, mais plus intelligent, c'est-à-dire de faire fructifier votre intelligence. Il ne s'agit pas d'ajouter un livre à votre bibliothèque, mais de vous permettre de lire les livres qui y sont déjà présents, et d'abord, si besoin est, de vous en donner le goût. L'homme donne trop souvent l'impression que son intelligence est une voiture qui, ayant oublié qu'elle a cinq vitesses, se traîne en première vitesse. Il a été répété ces dernières années que nous n'exploitions que 10 % de notre cerveau ; il vaudrait mieux dire 10 % de notre esprit. En effet, nous naissons tous avec une intelligence mais aucun avec son mode d'emploi. C'est à l'éducation de le fournir. Mais je n'ai jamais vu, ni à l'école ni en faculté, un cours intitulé *Art de penser* ou *Comment gérer ses ressources intellectuelles ?* Je le regrette. Ce livre voudrait, dans la limite des compétences de son auteur, combler cette lacune.

Je ne prétends d'ailleurs pas à l'originalité. Une bonne partie des notions qui seront développées ont déjà été détaillées par un des plus grands philosophes grecs, Aristote, dans une série d'ouvrages auxquels il a donné le nom suggestif d'*Organon*, c'est-à-dire d'instrument. Tant, pour lui, l'intelligence avait besoin d'être outillée pour pouvoir convenablement penser. Malheureusement, après Aristote, on a trop fait de cet enseignement une science à laquelle on a donné le nom abstrait de logique, alors qu'elle est un art, c'est-à-dire une discipline qui se pratique pour mieux vivre, et ici, mieux penser. L'art de penser est à la raison ce que la gymnastique est au corps.

Cet ouvrage est aussi le résultat d'un enseignement souvent donné dont j'ai pu constater les fruits. Et j'utilise moi-même avec enthousiasme la méthode qui va être développée, depuis quelque dix-sept ans.

Ce livre s'adresse autant au scolaire qu'à l'universitaire qui ont besoin de donner leur plein intellectuel. Il est aussi écrit pour tous ceux qui

---

1 – *Pensées*, n° 264, Éd. Chevalier et n° 347, Éd. Brunschvicg, in *Œuvres complètes*, "Bibliothèque de la Pléiade", Paris, Gallimard, 1954, pp. 1156-1157.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

aiment lire et qui voudraient que leur lecture ne soit pas qu'un bon souvenir, réduisant leur résumé à un frustrant et laconique : "C'était bien." Il s'adresse de même à ceux qui doivent rédiger un texte avec rigueur : les lois de l'écriture sont très proches de celles de la lecture qui sont celles de la pensée. La pensée est d'abord réceptive, puis créative ou productive : avant de produire son fruit, l'arbre reçoit la lumière du soleil et les sels minéraux de la terre.

Enfin, comment utiliser ce livre ? Il n'y a pas de prêt-à-porter intellectuel, il n'y a que du sur mesure, car chacun est unique. C'est pour cela que chaque chapitre comporte de nombreux exercices. Ils n'ont pas été écrits pour être contemplés, mais pour être faits ! De même, vous trouverez une série d'exercices à la fin du livre : ils récapitulent toutes les notions qui ont été développées dans les différents chapitres. Jean-Claude Lamy qui a interviewé plus de 200 "cracks" , constate que "tous les bons en maths font énormément d'exercices : ils ne s'attardent pas à rabâcher le cours, mais consacrent 80 à 90 % de leur temps à mettre en œuvre leurs connaissances dans des exercices". Faites de même si vous voulez que ce petit ouvrage porte du fruit. Voici une autre constatation intéressante de l'auteur : le "cœur du secret des bons élèves" est "une gestion de leur capital intellectuel visant au plein emploi de leurs capacités croissantes[1]."

Maintenant, bon courage.

1 – *Vive les cracks*. Vie et mœurs des "bêtes à concours", Paris, Jean-Claude Lattès, 1989, pp. 24 et 25.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

MOTS CLEFS

Abstraction : c'est le processus de l'intelligence qui tire (du latin *abtrahere*) des réalités sensibles, matérielles leur essence intelligible et universelle. L'abstrait n'est pas un à-côté figé du concret multiple et foisonnant, il en est le cœur. Par exemple, dire de cet être-ci qu'il est un homme ou une personne c'est tirer du réel son essence et en dire le plus profond, beaucoup plus que se contenter de le décrire. Alors que les sens s'arrêtent au sensible, seule l'intelligence est à même de connaître ce qui est abstrait. Le fruit de l'abstraction est le concept (cf. Introduction).

Concept : concept vient de conception. Le concept est donc le fruit de l'activité de l'intelligence. C'est ce qu'exprime le célèbre vers du poète Boileau : "Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement." Aujourd'hui, concept est synonyme d'idée (cf. Introduction).

Définition : c'est une opération ou un instrument de l'intelligence (en l'occurrence la première des trois opérations de l'intelligence) par laquelle elle dit distinctement ce qu'est la chose. Par exemple, la définition de "looping" est : "acrobatie aérienne consistant en une boucle dans le plan vertical", ce qui dit précisément ce qu'il est (cf. chapitre V).

Déduction : c'est un raisonnement qui va de l'universel au singulier. Il ne faut pas le confondre avec le syllogisme, comme on le fait trop souvent : le syllogisme demeure dans l'universel, et surtout il donne la cause (cf. chapitre III).

Division : c'est un instrument de l'intelligence qui lui permet de mettre de l'ordre dans le multiple, le confus. Ainsi l'intelligence va distinguer les roches en sédimentaires, volcaniques et métamorphiques pour mettre de l'ordre au sein de ce vaste genre que sont les différentes roches. La division suit des règles logiques précises (cf. chapitre IV).

Enthymème : c'est une des quatre sortes de raisonnement. Ce qui caractérise l'enthymème est qu'il se fonde sur un signe ou sur un lieu commun, c'est-à-dire une idée reçue par tous. Par exemple, "le mistral souffle, nous n'aurons pas de pluie" (cf. chapitre III).

Exemple (raisonnement par l') : au sens technique qui est le nôtre, c'est une des quatre sortes de raisonnement. Ce qui caractérise le raisonnement par l'exemple est qu'il se fonde sur une analogie avec le sujet de la problématique. Le raisonnement par l'exemple n'a donc pas le sens habituel

Retrouver ce titre sur Numilog.com

d'exemple ou d'illustration. Ce raisonnement est donc très faible, car la similitude est éloignée de la cause. Il cherche donc davantage à convaincre qu'à prouver, à montrer qu'à démontrer. "Prost conduit lentement sur route" (sous-entendu, vous aussi) est un raisonnement par l'exemple (qui n'a pas été mis en forme) (cf. chapitre III).

Figure : on appelle figure de syllogisme, la forme de celui-ci. Cette forme est dictée par le degré d'universalité du moyen terme comparé à celui du grand terme et du petit terme. On distingue ainsi trois figures de syllogisme (cf. chapitre III).

Induction : c'est une des quatre sortes de raisonnement. Ce qui caractérise l'induction est qu'elle se fonde sur une énumération de cas singuliers pour s'élever à l'universel. Par exemple, Claude Bernard observe que certains animaux à jeun ont des urines claires (acides) et il en conclut que tous les animaux qui sont à jeun ont des urines claires (cf. chapitre III).

Intelligence : c'est une faculté propre à l'homme dont l'acte est de comprendre l'essence des choses. L'étymologie d'intelligence est : "intus legere", lire à l'intérieur. L'intelligence est donc comme la capacité de lire à l'intérieur des réalités ce qu'elles sont, alors que les cinq sens s'arrêtent aux apparences extérieures.

L'intelligence a trois opérations qui vont du plus simple au plus complexe : l'appréhension (dont le but est la définition), le jugement (dont le but est d'énoncer le vrai et le faux) et le raisonnement (dont le but est d'établir le jugement) (cf. Introduction).

Jugement : c'est l'opération de l'intelligence qui unit deux concepts (sujet et prédicat) en attribuant l'un à l'autre (le prédicat au sujet), dans le but d'énoncer le vrai ou de dénoncer le faux. Par exemple, "Les XVI^{e} jeux Olympiques d'hiver se sont déroulés à Albertville" est un jugement (en l'occurrence vrai) (cf. Introduction).

Moyen terme (abrégé MT) : c'est le fondement du raisonnement, ce qui lui permet de conclure et de juger de ce qui est vrai et de ce qui est faux. Il y a quatre grandes sortes de MT qui fondent les quatre sortes de raisonnement : la cause (qui fonde le syllogisme), l'énumération de singuliers (qui fonde l'induction), le signe (qui fonde l'enthymème) et la similitude (qui fonde le raisonnement par l'exemple) (cf. chapitre III). C'est du moyen terme que dépend la force du raisonnement.

Niveau de lecture : le niveau de lecture est l'intention de l'auteur qui a rédigé le texte. A-t-il écrit pour faire savoir, mouvoir ou émouvoir ? Déterminer le niveau de lecture est le premier temps obligé de la lecture de tout texte (cf. chapitre I).

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Plan : c'est la mise en ordre d'un texte ou d'un discours. Il suit des règles bien précises (cf. chapitre VI).

Prédicat : c'est un des deux concepts formant la problématique. Plus précisément, le prédicat est ce qui est attribué, c'est ce qui est dit du sujet. Aussi est-il plus universel ou au moins aussi universel que le sujet. Il répond à la question : "Qu'est-ce qu'on en dit (du sujet) ?"

Le prédicat de l'exemple donné en définissant le jugement, est : "se sont déroulés à Albertville" (cf. chapitre II).

Prémisse : c'est un jugement (donc un énoncé ou une proposition composés de deux concepts) fondant une conclusion. Le raisonnement comporte toujours deux prémisses. La prémisse comporte toujours le moyen terme, mais pas la conclusion, puisque le MT a pour but d'unir les termes de la conclusion (cf. chapitre III).

Problématique : de manière rigoureuse, la problématique est la formulation interrogative du jugement. Par exemple : "Les XVI^{e} jeux Olympiques d'hiver se sont-ils déroulés à Albertville ?" Mais, bien souvent, dans le texte, la problématique aura le sens de thèse, c'est-à-dire d'énoncé affirmatif, et non pas le sens interrogatif de jugement (cf. chapitre II).

Raison : c'est l'intelligence en tant qu'elle discourt, c'est-à-dire en tant qu'elle part d'un point pour aboutir à un autre point. L'acte propre de la raison est le raisonnement. La raison n'est pas une faculté distincte de l'intelligence, mais c'est l'intelligence en tant qu'elle exerce la troisième de ses trois opérations (cf. Introduction).

Raisonnement : c'est la troisième opération de l'esprit. Le raisonnement ou argumentation est un discours de la raison dont la finalité est de démontrer une thèse. Il existe quatre grands types de raisonnement (voyez Moyen terme). Tout raisonnement est composé de deux prémisses et d'une conclusion (cf. chapitre III).

Raisonnement par l'exemple : voir Exemple.

Sujet (d'une problématique) : c'est un des deux concepts formant la problématique. Plus précisément, le sujet est ce dont on parle, ce à quoi on attribue les déterminations. Aussi est-il moins universel que le prédicat. Il répond à la question : "De quoi parle-t-on ?"

Dans l'exemple donné en définissant du jugement, le sujet est : "Les XVI^{e} jeux Olympiques d'hiver" (cf. chapitre II).

Syllogisme : c'est une des quatre sortes de raisonnement. Ce qui caractérise le syllogisme est qu'il se fonde sur une cause unissant le sujet et le prédicat de la problématique. Comme la cause est le lien le plus fort pour

Retrouver ce titre sur Numilog.com

montrer l'union, le syllogisme est le raisonnement le plus rigoureux et le plus démonstratif. Contrairement à l'induction et à la déduction, le syllogisme va de l'universel à l'universel. Par exemple, "mon avenir est fonction de ma liberté ; or, les astres ne peuvent déterminer ma liberté ; donc, les astres ne peuvent prédire mon avenir" est un syllogisme car le MT est une cause (ici, c'est "la liberté"). On distingue trois figures de syllogisme en fonction du degré d'universalité du MT (cf. chapitre III).

Terme : c'est le nom que l'on donne aux concepts formant la problématique (ils sont deux) ou le raisonnement (ils sont trois, voire quatre). Ils portent des noms différents selon le rôle qu'ils jouent :
– dans la problématique, on distingue le sujet et le prédicat.
– dans le raisonnement, on distingue le grand terme, le petit terme et le moyen terme. Il y a en plus le terme semblable dans le raisonnement par l'exemple (cf. chapitres II et III).

Thèse : au sens technique où nous l'entendons, c'est la problématique formulée de manière affirmative. C'est donc l'énoncé d'un jugement. Et c'est parce que les thèses (d'université) ont pour but de démontrer, de défendre une thèse (au sens restreint qui est le nôtre) qu'elles portent ce nom (cf. chapitre II).

Retrouver ce titre sur Numilog.com

UN DISCOURS DES MÉTHODES

En 1637, René Descartes écrivait un ouvrage dont l'influence fut sans doute l'une des plus décisives sur l'histoire de la pensée : le *Discours de la méthode*, premier ouvrage de philosophie édité en français. Ce "cavalier français qui partit d'un si bon pas " (Péguy), ce "héros" (Hegel), nous y proposa quatre lois de la pensée qu'il estime universelles :

– "Le premier [précepte] était de ne recevoir aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle [...]."
– "Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre."
– "Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composées [...]."
– "Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre[1]."

Malheureusement, l'expérience montre qu'elles ne sont guère applicables : d'ailleurs, personne, son inventeur y compris, ne les a jamais appliquées avec une totale rigueur. En effet, elles ont été inspirées au philosophe français par la mathématique dont il a rêvé d'étendre la méthode, jugée idéale, à l'étude de tout le réel. Or, et nous le répéterons, si le trépan est idéal pour forer le granit, il l'est beaucoup moins pour dévitaliser une dent. Si la méthode mathématique est performante pour modéliser la physique particulaire, elle l'est beaucoup moins quand il s'agit de discourir sur la liberté ou sur Dieu. C'est un préjugé positiviste que de continuer à prétendre que la science est synonyme de méthode mathématique et que la certitude de la raison rime avec quantification et axiomatisation.

Voilà pourquoi, nous avons l'audace de vous présenter un nouveau discours de la méthode ou plus exactement un **discours des méthodes**.

Les quatre lois qui vont être proposées nous paraissent mieux respecter la vie si riche et si complexe de l'intelligence. Et le propos de ce livre sur l'art de penser sera d'approfondir la troisième loi. Notre source fut Aristote pour une bonne part. Notamment, pour les deux premières lois, nous avons puisé dans le chapitre 1 du livre I des *Physiques* qui constitue, selon

1 – Discours de la méthode, Seconde partie, *Œuvres et lettres*, "Bibliothèque de la Pléïade", Paris, Gallimard, 1953, pp. 137-138.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Heidegger, "l'introduction classique à la philosophie ; encore aujourd'hui il rend superflues des bibliothèques entières d'ouvrages philosophiques. Qui a compris ce chapitre peut se risquer à faire les premiers pas sur le chemin de la pensée[1]".

– La première loi vaut pour toute connaissance (animale, humaine ou autre).

– Les trois autres ne s'appliquent qu'à l'esprit humain : la seconde donne la dynamique générale caractéristique du progrès de l'intelligence humaine (elle est aussi capitale qu'oubliée) ; la troisième montre les différents actes dont l'intelligence use face à chaque problème et la quatrième comment elle doit se comporter face à des situations diverses.

La première loi donne à l'intelligence sa longueur (la toute première dimension), la deuxième sa hauteur, la troisième sa profondeur et la dernière sa largeur. Ou plutôt, dans l'univers quadridimensionnel qui est le nôtre depuis Einstein, la troisième loi situe l'esprit humain dans le temps, tandis que les autres mesurent notre espace.

PREMIÈRE LOI : PROCÉDER DU CONNU À L'INCONNU

Pourquoi faut-il procéder du connu à l'inconnu ?

C'est la loi de toute exploration : je ne me rends dans une contrée inconnue qu'en partant d'une terre connue (puisque j'y suis). J'avance alors du connu où je suis vers l'inconnu où je serai. Pascal dit qu'"il faut commencer à peigner la chevelure par le haut de la tête".

Nous ne pouvons rentrer dans un livre de mathématique que si nous avons une notion au moins confuse de ce qu'est un nombre. "De même que l'homme ne peut avancer qu'en mettant un pied devant l'autre, l'esprit naturellement doit mettre un pied devant l'autre. De plus, le pied a pour point d'appui le sol ; de même l'intelligence s'appuie sur une connaissance dont elle a la certitude[2]."

Les débuts de la médecine psychiatrique illustrent bien cette loi : "L'origine de la psychiatrie peut (…) se résumer ainsi. Depuis des siècles, les médecins connaissent et soignent dans leurs hôpitaux – à l'occasion de fièvres, de traumatismes crâniens, d'infections diverses, d'atteintes liées à l'âge – des hallucinations, des troubles de la mémoire, des accès de fureur, des comportements étranges ; la nature morbide de ces faits ne souffre pas de doute. La psychiatrie, discipline médicale, naît à partir du moment où les médecins acceptent d'assimiler à ce premier ensemble de faits un second tenu jusque-là pour repoussant, condamnable, démo-

1 – Martin HEIDEGGER, *Le principe de raison*, Paris, Gallimard, 1962, p. 153. Pour le penseur allemand, les *Physiques* d'Aristote est l'ouvrage de fond de la philosophie occidentale cf. *Op. cit.*, p. 151 ; cf. aussi *Qu'appelle-t-on penser ?*, Paris, Gallimard, 1959.

2 – Claude BERNARD, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, 1re part., chap. II, s. 5, au tout début.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

niaque, dans la mesure où un certain nombre de signes connus dans le premier se retrouve dans le second[1]."

Et voici le contre-exemple. Lisez le début de cet article de linguistique : "Parmi les phénomènes d'enchaînement transphrastique assurant l'isotopie textuelle, conformément à la règle de récurrence dégagée par les grammairiens du texte, l'anaphore et la cataphore jouent un rôle prépondérant[2]." Limpide, n'est-ce pas ? Or, si cet article est incompréhensible, ce qui n'est pas impossible, c'est simplement parce que vous ne pouvez pas le raccrocher à des notions déjà connues.

Conséquences

Le professeur ou le conférencier doit constamment veiller à raccrocher le wagon de sa pensée à celui de ses auditeurs, sous peine de, comme on dit familièrement, "passer au-dessus de leur tête". C'est toute la vérité de l'adage : "Pour enseigner la géométrie à Pierre, il faut aussi bien connaître Pierre que la géométrie."

Cette démarche de l'intelligence est celle de l'explorateur affrontant des terres inconnues où "la main de l'homme n'a pas encore mis le pied" ! La nouveauté est affectivement ambivalente. Elle est autant source de joie que de tensions : ouvrir un nouveau livre, commencer un nouveau cours, d'une part comporte le plaisir de la découverte et d'autre part peut receler quelque appréhension : aurais-je le courage de tout lire, d'arriver au bout, de faire l'effort intellectuel pour assimiler la nouveauté ? Il est tellement plus confortable de se contenter des auteurs ou des genres d'ouvrage dont on est familier. Partir de ce qui est connu de son auditoire est la seule ou, en tout cas, la meilleure manière de capter son attention.

La vie courante est un inépuisable fournisseur d'exemples familiers à tous. On me disait qu'un élève remportait toujours les premiers prix d'éloquence ; il commençait souvent ses discours par une phrase du genre : "L'autre jour je me trouvais dans le métro. Je vois une petite fille qui..."

La découverte d'un secteur de connaissance radicalement nouveau nécessite la présence d'un maître ou d'un aîné. Il saura vous piloter dans la forêt vierge que sont toujours les connaissances encore ignorées de vous et cela vous épargnera bien des pertes de temps.

L'intelligence cultivée est une intelligence qui a su se trouver ses maîtres, leur donner sa foi pendant un temps et leur demeurer fidèle. Et la fidélité (qui n'exclut pas, ultérieurement, la prise de distance sans ingratitude) n'est pas plus la servilité que le maître véritable n'est un gourou.

Enfin, en chaque matière, il existe quelques bons livres pédagogiques

---

1 – G. Lanteri-Laura, G. Daumezon et R. Lefort, art. "Psychiatrie", *Encyclopædia Universalis*, Paris, 1980, vol. 13, pp. 750-755.

2 – Marie-José Reichler-Beguelin, "Anaphore, cataphore et mémoire discursive", in *Pratiques*, n° 57, Metz, mars 1988, pp. 15 à 43 ; ici p. 15.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

qui font gagner un temps précieux parce qu'ils cherchent à établir des passerelles entre ce que vous savez et le nouveau domaine à explorer. Tel est par exemple le cas de la collection *Que sais-je ?* qui est souvent remarquable par sa clarté. Mais là encore, il faut oser mettre sa superbe et son snobisme sous le paillasson. Un rabbin dit que "citer ses sources, c'est faire avancer le Royaume de Dieu" ; or, il est moins reluisant de citer une petite encyclopédie de poche que l'énorme ouvrage de référence en langue originale.

C'est ainsi que François Russo note "le contraste frappant entre deux encyclopédies françaises qu'un siècle sépare : la *Grande Encyclopédie du XIXe siècle*, et l'*Encyclopædia universalis*. La première, si riche en définitions et commentaires clairs et intelligents sur le présent et le passé des techniques ; la seconde, bien pauvre à cet égard ou dont les articles sur les techniques actuelles et passées sont sans doute rédigées par des spécialistes, mais que n'anime pas un souci véritable de se faire comprendre des non-spécialistes"[1]. Traduisons dans la perspective qui est la nôtre : ce manque de souci pédagogique est typique. L'auteur spécialiste ne cherche pas à se rendre accessible au lecteur non-spécialiste.

DEUXIÈME LOI : L'INTELLIGENCE VA DU PLUS UNIVERSEL AU PLUS PARTICULIER[2]

Voici ce qu'écrivait Aristote il y a 24 siècles : "La marche naturelle [de l'intellect], c'est d'aller des choses les plus connaissables pour nous et les plus claires pour nous à celles qui sont plus claires en soi et plus connaissables. [...] Or, ce qui, pour nous, est d'abord manifeste et clair, ce sont les ensembles les plus mêlés ; c'est ensuite que, de cette indistinction, les éléments et les principes se dégagent par voie d'analyse[3]."

Pourquoi l'esprit doit-il procéder du plus au moins universel ?

Cette seconde loi précise la première : le connu d'où part l'esprit est un plus universel et l'inconnu auquel il accoste est un plus particulier. Le progrès, ici, se comprend mieux selon la dimension verticale. L'intelligence part du haut de la montagne ; de là, elle a une vue globale sur la vallée. Mais si elle veut mieux la connaître, elle devra descendre et sa vision se fera plus détaillée. De même que le montagnard est heureux de revenir chez lui dans la vallée, de même la pente naturelle (c'est le cas de

1 – *Introduction à l'histoire des techniques*, Paris, Librairie scientifique Albert Blanchard, 1986, note 1, p. 72.
2 – Michel BOYANCE, "Le savant et le philosophe. Notes sur la connaissance commune", in *Actualité de la philosophie*, Actes du Congrès des 13 et 14 octobre 1989, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1989, p. 61-80.
3 – ARISTOTE, *Physiques*, I,1,184 a 24-b12, Trad. Carteron, Paris, Guillaume Budé, "Les belles Lettres", t. I.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

le dire) de l'intelligence est de se porter vers le plus particulier et de ne pas en rester aux généralités[1]. Le sociologue et philosophe Edgar Morin remarque que "...nul ne peut se passer d'idées générales – sur l'homme, les femmes, l'amour, la vie, la société, le monde –, y compris le spécialiste, lequel est condamné aux idées générales les plus creuses et les moins contrôlées"[2].

Il fut un temps où les nouveaux manuels scolaires d'histoire et de géographie privilégiaient l'approche thématique qui est très particularisée. Ils étudiaient par exemple le développement de la métallurgie dans différents pays représentatifs. Thème en soi intéressant, mais encore faut-il savoir ce que sont ces pays, leur structure physique, etc. Or, cette méthode s'est soldée par un échec retentissant : tout naturellement, l'enseignement est alors revenu à l'étude non plus thématique mais générale, appliquant sans le savoir ce principe aristotélicien qui est d'abord un bien commun du bon sens.

Aristote (*Physiques*, Liv. I, chap. I) manifeste cette profonde vérité à partir de quelques exemples concrets. Il existe en effet une proportion, une analogie entre la connaissance sensible (notamment visuelle) et la connaissance de l'intelligence, quant à leur cheminement :

Exemple du chemin

Vous vous trouvez sur un long chemin. Soudain vous voyez quelque chose au bout de ce chemin. Vous dites : "C'est quelque chose." Puis, vous approchant, vous vous rendez compte que la chose bouge : "C'est un être vivant." Continuant à vous approcher, vous vous apercevez que le vivant et plus précisément l'animal (car seul l'animal bouge de lui-même) est bipède et a l'allure d'un homme : "C'est un homme." Et, vous rapprochant encore, progressant de manière ultime dans la précision de votre connaissance : "Tiens ! Mais c'est Socrate !" A l'instar du sens de la vue, l'intelligence passe du plus général au plus distinct.

Guillaume de Baskerville, Umberto Eco et Aristote

Par la bouche d'un de ses héros, Guillaume de Baskerville, Eco ne fait que reprendre l'exemple d'Aristote, mais curieusement sans le citer. Guillaume explique à son disciple Adso comment il a pu découvrir un cheval : "Si tu vois quelque chose de loin et ne com-

1 – Cf. les développements de Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, Ia, q. 85, a. 3 : "Cet article est peut-être le plus profond que saint Thomas ait écrit sur la genèse de la connaissance intellectuelle", remarque Webert, *La pensée humaine*, in *Somme théologique*, la Revue des Jeunes, Paris, Desclée, 1930, p. 246.

2 – Edgar MORIN, Entretien dans *Le Monde*, 26 novembre 1991, p. 2.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

prends pas de quoi il retourne, tu te contenteras de le définir comme un corps étendu en extension. Quand il se sera approché de toi, tu le définiras alors comme un animal, même si tu ne sais pas encore s'il s'agit d'un cheval ou d'un âne. Et enfin, quand il sera plus près, tu pourras dire que c'est un cheval, même si tu ne sais pas encore si c'est Brunel ou Favel. Et seulement quand tu seras à la bonne distance, tu verras que c'est Brunel (autrement dit ce cheval et pas un autre, quelle que soit la façon dont tu décides de l'appeler)."

Umberto ECO, *Le nom de la rose*, "Livre de poche" n° 5859, Paris, Grasset, 1982, p. 42.

Exemple du tout et des parties

Quand vous regardez un tableau ou un paysage, vous ne percevez pas d'emblée le détail de chaque partie, mais, après avoir pris une visée globale, vous vous rendez compte de "coins" plus particuliers qui de prime abord vous avaient échappé. Vous savez que vous lisez actuellement dans votre chambre, mais vous ignorez sans doute le nombre de lattes de bois composant le plancher de votre chambre. Et si, ô utile érudition, vous le savez, vous n'avez peut-être pas encore pris le temps de vous pencher sur le nombre de nœuds qui se trouvent dans le bois…

Exemple de l'enfant

Passons du registre spatial à une image tirée du temps. L'enfant ne sait pas d'emblée différencier un terre-neuve d'un labrador. Il apprend en premier lieu à reconnaître un chien et passe après à la distinction des espèces. C'est ainsi que, note profondément Aristote : "Le petit enfant appelle tout homme Papa." En effet, sa connaissance est au début trop générale pour distinguer les différents hommes, aussi les nomme-t-il tous du nom qu'il utilise pour l'homme qu'il connaît le mieux. La psychologie actuelle le confirme abondamment, en particulier la théorie de Winnicot relative à ce qu'il appelle les objets transitionnels.

Du confus au distinct, par l'objet transitionnel

David Winnicot a créé le concept d'"espace intermédiaire" et d'objet transitionnel, ni subjectif ni objectif ; créé par l'imagination de l'enfant, il est chemin vers l'objet. En effet, l'enfant a besoin d'objets non-moi, rapportés tantôt à la réalité intérieure, tantôt à la réalité partagée, sis entre le même et l'autre. Ainsi il est "conduit à reconnaître progressivement ce qu'a d'illusoire, de ludique, une telle expérience

Retrouver ce titre sur Numilog.com

(de l'illusion confondant le réel et l'imaginaire). Lorsque le bout de tissu, le coin de drap, l'ours en peluche, la poupée viendront, vers six, huit ou dix mois, se substituer au pouce, dans cet espace de séparation entre l'enfant et la mère, Winnicot y verra la forme primaire des phénomènes transitionnels".

C. GEETS, "La part de l'illusion. Problématique actuelle de l'illusion en psychanalyse", in *Revue de l'Institut Catholique de Paris,* avril-juin 1990, p. 13. Cf. D.W. WINNICOT, *Jeu et réalité,* Coll. "Connaissance de l'inconscient", Paris, Gallimard, 1975. Sur l'ensemble de l'œuvre de Winnicot, cf. C. GEETS, *Winnicot,* Paris, Jean-Pierre Delarge, 1981.

Elargissons à l'adulte : Imaginons qu'il faille que je vous explique ce qu'est une muqueuse. Je vous dirai que c'est une sorte d'épithélium. Or, parmi les épithéliums, certains ont toutes leurs cellules vivantes et d'autres les couches cellulaires supérieures mortes. Les premiers sont les muqueuses (l'intérieur de la bouche, par exemple), les seconds ont la peau comme représentant. Mais il n'est pas totalement improbable que vous ne sachiez pas ce qu'est un épithélium. Je vous dirai alors que c'est une espèce particulière de tissu. En effet, il existe deux espèces de tissu : ceux dont les cellules sont jointives (sans rien d'autre que les cellules), et que l'on appelle épithélium, et ceux dont les cellules ne sont pas jointives et qui comportent outre les cellules, une substance dite fondamentale, des fibres, etc. Il se pourrait même que vous ne sachiez pas ce qu'est un tissu.

Or, dans cet exemple, on procède du plus général au plus particulier pour expliquer. Et chaque fois que l'on rencontre une ignorance, la meilleure manière de la réduire est, certes de repartir d'un connu, ainsi qu'on l'a vu, mais aussi de procéder d'une notion plus universelle et, par division, arriver à une notion plus particulière.

Une objection pourrait poindre. La connaissance humaine ne commence-t-elle pas par l'expérience sensible ? Or, ce qui est sensible est moins universel que ce qui est intelligible : par exemple, telle pomme observée par la vue est un être singulier, alors que la pomme conçue par la raison est un concept universel applicable à toutes les pommes qui existent.

Le dynamisme dont nous parlons (à savoir le passage de l'universel au singulier) intéresse un seul plan, celui du sens ou celui de l'intelligence et non pas le passage d'un plan à l'autre. En effet, le sens, comme l'intelligence, passe du général au particulier. Il n'en est plus de même dans le processus d'abstraction qui en effet s'élève du singulier sensible à l'universel intelligible (ce qui est donc tout opposé au mouvement que nous avons décrit). Mais l'abstraction précède ou suit le processus que nous analysons.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Conséquences

Les notions les plus universelles sont aussi les plus confuses

Confus ne doit pas s'entendre au sens de mêlé mais dans le sens de non distingué et contenant en puissance toutes les distinctions ultérieures. Par exemple, l'enfant qui a la notion de plante n'a qu'une idée très enveloppée de ce qu'elle est et des multiples espèces de plantes. Il reste que sa première appréhension de la plante est grosse de toutes les distinctions futures qu'il apportera.

Un signe en est que ces connaissances n'annuleront jamais cette première appréhension mais la présupposeront et reposeront sur elle. C'est ainsi que si un physicien perd sa conception très commune du mouvement, toutes les conclusions extrêmement minutieuses qu'il tire sur les diverses sortes de mouvement deviennent inintelligibles, et cela, même s'il a l'impression que cette connaissance commune ne rentre à aucun titre dans son discours scientifique.

Par ailleurs, ce très universel est très certain

La distinction entre vivant et inerte est très certaine alors que la distinction entre l'*homo habilis* de Leakey et l'australopithèque gracile l'est beaucoup moins (puisque cette différence a été réfutée !). Or, l'*homo habilis* de Leakey et l'australopithèque gracile sont des réalités extrêmement particulières en comparaison de l'universalité de la distinction existant entre inerte et vivant. Je donnerais ma main à couper que le mouvement existe, mais je ne donnerais que la vôtre à couper que l'*europeanum* (qui est l'un des derniers éléments de la table de Mendéléïev) existe !

Précisons. La certitude est la "fermeté de l'adhésion de la puissance de connaissance à son objet connaissable"[1].

Or, le fondement de la connaissance commune s'attache aux sens. "A partir de la connaissance sensible, portant sur le singulier comme tel, l'intelligence, dans ses toutes premières appréhensions, tire un concept universel très confus. Néanmoins, en raison de la proximité du sens, il est très certain[2]." On voit combien l'intelligence humaine ne se repaît pas que d'idées claires et distinctes. En effet, "il y a des connaissances confuses. L'intelligence ne se trompe pas en sa première appréhension, mais elle n'épuise pas la réalité de ce qu'elle connaît." Pourquoi ? La raison ultime est la suivante : "Cette connaissance commune tient au mode de connaissance de la moins parfaite des substances intellectuelles, encore avec cet intermédiaire obligé des facultés sensibles."

---

1 – III *Sent.*, d. 26, q. 2, a. 4, c. Pour un exposé plus détaillé, nous renvoyons au chapitre de Roger VERNEAUX, in *Epistémologie générale ou critique de la connaissance*, "Cours de philosophie", Paris, Beauchesnes, 1959, p. 93 à 101.

2 – Michel BOYANCE, art. cité (réf. p.16) ici, p. 67.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Ce qui est dit là n'est surtout pas une invitation à en demeurer au confus ; au contraire, tout le dynamisme de la science est à l'opposé. C'est "un signe d'acuité intellectuelle que d'aller toujours à des idées plus distinctes, plus achevées"[1]. D'où le mot profond de Pascal : "A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent point de différence entre les hommes[2]."

Le philosophe anglais sir Karl Popper propose une critique classique de la certitude de la connaissance commune (dans son ouvrage *Le troisième monde*). Il prend comme exemple le lever quotidien du soleil. Qu'y a-t-il en effet de plus commun que cette connaissance : tout le monde sait que le soleil se lèvera demain matin comme il s'est levé ce matin ? Or, ce n'est pas une connaissance absolument certaine, même si elle est affectée d'un certain indice de probabilité ! Il n'est pas impossible que demain matin le soleil ne se lève pas, par exemple à cause d'une catastrophe cosmique à grande échelle. De même, pendant longtemps tous les hommes ont cru que la terre était immobile et placée au centre du monde, et en tout cas que le soleil tournait autour d'elle ; or cette connaissance commune n'est en l'occurrence pas seulement incertaine, elle est carrément fausse.

L'objection repose en fait sur une ambiguïté et permet une utile mise au point. Le commun qui qualifie la connaissance dite commune peut s'entendre en deux sens bien différents :

- soit du côté du sujet connaissant, et en ce sens plus de personnes adhéreront à un énoncé, plus l'information portée par cet énoncé sera commune (car commune à plusieurs personnes) ;
- soit du côté de l'objet connu, et alors la connaissance sera dite commune dans la mesure où elle portera sur des objets communs, c'est-à-dire universels.

Les exemples ci-dessus (ceux de Karl Popper et les autres) entendent l'adjectif de *connaissance commune* au premier sens. Or, le soleil, le mouvement de la terre sont des objets très particuliers du point de vue objectif. Mais la connaissance commune dont nous parlons est une connaissance commune au sens objectif, une connaissance portant sur un objet universel. Par exemple, ce type de connaissance ne parlera pas des étoiles mais du ciel, de l'univers. Or, l'existence d'un ciel et de mouvements en son sein, d'un ordre de l'univers sont des constatations très communes et très certaines qui ne souffrent pas réfutation, alors qu'on ne peut en dire de même de la nature des quasars ou de l'existence des lentilles gravitationnelles.

---

1 – J. WEBERT, *La pensée humaine*, in *Somme théologique*, la Revue des Jeunes, Paris, Desclée, 1930, pp. 247 et 282 .

2 – PASCAL, *Pensées* , n. 17. Éd. Chevalier, n. 213 , Éd. Brunschvicg, in *Œuvres complètes*, "Bibliothèque de la Pléiade", Paris, Gallimard, 1954, p. 1091.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

L'ordre du réel n'est pas l'ordre de l'intelligence

Ce qui existe réellement, ce sont les réalités concrètes, reliées entre elles par des liens de dépendance, de causalité. Mais l'intelligence ne découvre pas tout de suite leur nature : elle s'arrête d'abord à ce qui est plus superficiel et à ce qui apparaît. Je me souviens de la manière dont les médecins coopérants s'y prenaient pour faire comprendre aux autochtones que les maladies étaient dues à des micro-organismes : on montrait les agressions liées à de gros animaux, comme un buffle ou un crocodile ; puis, à un petit, comme un rat, une araignée, en en montrant la gravité ; et de là on essayait de passer (par récurrence) aux bactéries et virus. La réalité de l'épidémie, elle, ne passe pas par tous ces détours !...

Aristote et Descartes

C'est probablement là où notre opposition à Descartes est la plus grande (la seconde opposition qui sera donnée dans l'exposé de la quatrième loi n'est qu'une conséquence) : celui-ci a rêvé d'une mathématique universelle. Or, les mathématiques gomment la distinction confus-distinct : tout d'abord, elles donnent le primat à la construction de l'esprit. De plus, en mathématique, toutes les conceptions de l'intelligence ont même degré de clarté et de distinction. Bien sûr, la notion de nombre naturel est plus simple que celle de quaternion et celle d'ensemble, plus immédiate que celle de groupe abélien, mais de l'un à l'autre, le rapport n'est pas de confus à distinct, il est, à un même degré de limpidité, de simple à complexe. Semblablement, une montre à quartz est aussi évidente qu'une clepsydre, mais est plus complexe et non pas plus confuse ou plus universelle.

TROISIÈME LOI : L'INTELLIGENCE A TROIS ACTES

Pourquoi ?

L'intelligence déploie son activité en trois opérations que l'on appelle intuition, jugement et raisonnement. En effet, les deux questions de l'enfant sont : "Qu'est-que c'est ? Pourquoi ?" Et toutes les questions se ramènent à ces deux interrogations fondamentales. Or, la première opération de l'esprit permet de répondre à la première question : "Qu'est-ce qu'une jambe ? – C'est un organe permettant la marche." Et les seconde et troisième opérations répondent à la deuxième question : la seconde opération unit deux concepts et pose une question : "Maman, les p'tits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes ?" et la troisième répond à la question : "Mais oui, mon gros bêta, s'ils n'en avaient pas, ils marcheraient pas."

Or, l'art de penser se fonde sur l'activité de l'intelligence. En conséquence, il comporte trois grandes parties :

– l'art de la définition, par lequel on apprend à bien dire ce que sont les choses (ce qu'est une jambe) ;
– l'art de l'énonciation, selon lequel on pose un problème, c'est-à-dire on unit ou on sépare deux concepts (bateau et jambe) ;

Retrouver ce titre sur Numilog.com

– enfin, l'art de la démonstration, par lequel la raison résoud le problème en déterminant la cause de l'union des deux concepts (qui est un troisième concept : la marche ; ce concept a d'ailleurs été fourni par la définition).

Confirmation fournie par la grammaire

En effet, la grammaire étudie les mots, alors que la logique s'intéresse aux concepts. Mais les deux ne sont pas sans relation, puisque les mots sont les signes des concepts. Quand je dis "papillon", le mot renvoie à l'idée papillon.

Or, globalement, on peut distinguer trois entités grammaticales de complexité croissante : le mot (qui est l'atome, puisqu'une syllabe isolée est par définition incompréhensible, dépourvue de sens), la phrase (ensemble ordonné de mots), et enfin le paragraphe qui est une molécule de phrases et une macromolécule de mots.

Or, le mot est le plus souvent signifiant d'un concept ; la phrase la plus simple, c'est-à-dire de structure sujet-verbe-objet, est la formulation typique d'une énonciation (cf. plus loin ce que nous allons dire de la thèse) et une phrase, si complexe soit-elle, peut toujours se ramener à un ensemble d'énoncés simples qui viennent d'être évoqués. Enfin, le paragraphe rappelle, mais de plus loin (du fait de la variété des modes d'exposition), le raisonnement.

Récapitulatif

	Première	Seconde	Troisième
Les opérations de la raison (psychologie)	Intuition ou abstraction	Jugement	Raisonnement
Instruments de la raison (logique)	Définition	Énonciation	Argumentation
Parallèle avec la grammaire	Mot	Phrase	Paragraphe
Questions	Qu'est-ce que c'est ?	Pourquoi ?	

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Corollaires

Quelle est la première opération de l'esprit ?

Premier se dit en deux sens différents : le gland est premier par rapport au chêne quant au temps, mais il est second quant à la perfection. Appliquons cette distinction.

La définition est temporellement première. Il faut évidemment savoir ce qu'est une chose (ce qui relève de la première opération) avant de pouvoir l'affirmer d'une autre (ce qui relève de la seconde opération de l'esprit).

Mais l'opération la plus décisive, finale, est la seconde opération de l'esprit. Elle est donc première dans l'ordre de la perfection. En effet, les deux autres lui sont ordonnées : personne ne parle avec des concepts isolés, ceux-ci servent à former des jugements et les raisonnements eux-mêmes servent à établir ces énoncés. De plus, le terme de l'opération intellectuelle est le vrai ; or, c'est le jugement et lui seul qui énonce la vérité (ou la fausseté).

Le raisonnement laissé à lui seul n'a aucun motif de s'arrêter : il ne trouve sa perfection que dans le jugement qui le met en contact avec les choses et constate que le terme du raisonnement est conforme (ou non) à la réalité, donc est vrai (ou erroné). Il y a une manière de discuter, de jouer au ping-pong verbal qui réduit l'esprit au seul raisonnement (comme nous allons le voir plus bas). C'est en enfermant l'ordinateur dans un raisonnement sans fin (gagner contre lui-même au morpion) que le petit "génie" informatique de *War Games* détourne le computer de son compte à rebours et évite le conflit nucléaire.

La différence entre intelligence et raison[1]

Raison et intelligence ne sont pas deux facultés différentes, mais renvoient à des opérations distinctes d'une même faculté que l'on appelle intelligence (d'où l'ambiguïté, liée à la polysémie du terme intelligence). Précisément, l'intelligence au sens d'opération et non de faculté, recouvre les deux premières opérations de l'esprit, alors que la raison ne concerne que la troisième opération, justement nommée raisonnement.

En effet, l'expérience nous montre que pour parvenir à la vérité, l'intelligence doit parcourir des chemins longs et parfois pénibles. Plus précisément, la compréhension du vrai est tantôt immédiate (par exemple, "le tout est plus grand que la partie"), tantôt médiate (par exemple, pour comprendre que le soleil est nécessaire à la croissance des végétaux à chlorophylle, il faut passer par une étape intermédiaire : la compréhension du

1 – Pour toute cette question capitale, le texte le plus développé de saint Thomas est la QD *De Veritate*, q. 15, a.1. Nous renvoyons à l'article simple et pédagogique de Georges-Marie-Martin COTTIER, "Intellectus et ratio" in *Revue Thomiste*, LXXXVIII(1988), pp. 215-228. Cf. aussi, bien plus complet : Julien PEGHAIRE, "Intellectus" et "ratio" *selon saint Thomas d'Aquin*, Publications de l'Institut d'Etudes médiévales d'Ottawa, VI, Paris, Vrin, 1936.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

CHAPITRE VIII

COMMENT RÉDIGER UNE DISSERTATION ?

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

COMMENT RÉDIGER UNE DISSERTATION ?

En dernière partie de l'introduction, nous distinguions quatre grandes situations intellectuelles types : lire, écrire, écouter, parler. Le premier chapitre a étudié en détail les instruments intellectuels permettant de lire avec intelligence. Ce sont les mêmes qui sont en œuvre dans **l'écriture**, mais diversement appliqués. Car la lecture est à l'écriture ce que la réceptivité est à l'activité : la part de restitution est plus manifeste dans le cas de l'écriture.

Or, le cas de la **dissertation** est exemplaire. Car il présente toutes les difficultés d'un travail de rédaction et passe par toutes les étapes nécessaires à la confection d'un texte. Il demeure toutefois que la dissertation opère à partir d'un sujet délimité et selon des critères académiques. Nous excluons donc le cas du travail purement original qui fait d'abord appel à la créativité. Celle-ci n'est pas totalement bannie de la lecture d'un texte ou de la rédaction d'une dissertation, mais elle est tout de même jugulée dans les limites bien cadenassées, bien circonscrites des normes de la dissertation. Bref, ce chapitre restera muet sur le cas de création littéraire (quelle qu'en soit la nature : rédaction d'un article, d'un roman, etc.).

Plus encore, le cas de la **dissertation de philosophie** est exemplaire. L'expérience montre que ceux qui réussissent dans la dissertation philosophique sont ceux qui réussissent les autres types de dissertation : d'une part, car les règles, les principes de méthode sont les mêmes ; d'autre part, parce que leur mise en œuvre est plus délicate en philosophie, du fait de la difficulté de la matière : les difficultés et solutions de la dissertation de philosophie sont inclusives de celles des autres types de dissertation. Il faudra bien entendu aménager ces conseils, notamment aux cas du commentaire de texte ou de la dissertation scientifique.

Enfin, nous nous intéresserons au cas le plus fréquent : celui de la **dissertation de baccalauréat**. Il n'y a qu'une différence de longueur ou de degré de difficulté, non pas de nature, avec les autres types de dissertation philosophique, par exemple d'agrégation.

Le plus simple et le plus pédagogique sera de prendre un seul exemple qui servira tout au long de l'exposé. Soit le sujet de dissertation philosophique archiclassique : "L'homme n'est-il que conscience ?"

Pour les questions d'organisation, de matériel, de technique de prise de notes, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *Travailler avec méthode c'est réussir*[1].

1 – Précis de méthodologie pour l'étudiant chrétien, "Guide Totus", Paris, Le Sarment-Fayard, 1989, notamment chap. I et V.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

LES DIFFÉRENTES ÉTAPES

Comme pour la lecture rigoureuse d'un article ou d'un ouvrage, il y a différentes étapes (sept) à parcourir, ce qui signifie deux choses : 1. Il faut **toutes** les parcourir. 2. Il faut les parcourir **dans l'ordre**.

Ce chapitre aura un aspect plus scolaire et donnera des règles un peu formelles, parce que l'essentiel a déjà été dit. Il suffit de le mettre en œuvre : nous pouvons ainsi passer presque directement au "Comment ?" en court-circuitant le "Pourquoi ?" et le "Qu'est-ce que c'est ?". Par souci de simplicité, l'exposé a réduit au minimum indispensable l'utilisation des instruments élaborés dans le premier chapitre, de manière à limiter le jargon et rendre la technique de dissertation la plus abordable possible. A la limite, on pourrait lire ce chapitre sans tenir compte des chapitres précédents, et en faisant seulement appel, le cas échéant, aux mots clefs page 9.

Le sujet vient d'être distribué par le professeur, que ce soit pour être travaillé à la maison ou que ce soit à l'examen. Que faut-il faire et ne pas faire ?

Première étape : lire le sujet

Ce qu'il ne faut pas faire

Commencer par foncer sur chaque mot en oubliant de prendre une vue d'ensemble. C'est la panique qui vous pousse à cela. Le grand risque est le hors-sujet. Et le hors-sujet est aussi risqué que le hors-piste…

Ce qu'il faut faire

Lisez le sujet. Avouez que vous n'y aviez pas pensé ! Je précise en insistant lourdement : lisez très attentivement, mot à mot le libellé.

Soyons plus concret : l'homme est un tout ; l'intelligence est connectée à la sensibilité. Cela signifie donc que la perspective du sujet est stressante ; et c'est surtout vrai le jour de l'examen.

Or, le stress n'est pas une mauvaise chose. Au contraire, il donne le sens du danger et mobilise les moyens physiologiques et psychologiques pour affronter l'obstacle. En situation de stress les glandes surrénales secrètent des hormones qui, par exemple, augmentent les rythmes cardiaque et respiratoire (souffle plus rapide, plus court), ce qui permet de fournir un effort efficace. Les sportifs spécialistes de sports extrêmes le disent tous : perdre la peur, c'est perdre le sens du danger. La dissertation d'examen n'a pas encore été homologuée parmi les sports aux conditions extrêmes, mais il est bon qu'elle stresse un minimum, car elle prépare à vous confronter à la difficulté[1]. Quelqu'un me racontait qu'il avait été un

1 – Pour le détail, cf. *Construire sa personnalité*, Paris, Le Sarment-Fayard, 1991, chap. IV, pp. 200s.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

jour poursuivi par un chien et qu'il n'avait pu sauver son fond de culotte qu'en grimpant dans un arbre. Le lendemain, en passant devant l'arbre, il s'était arrêté interloqué, se demandant comment il avait fait pour agripper les branches si élevées : merci les hormones de stress !

Mais il faut un juste milieu, car, larguées en trop grandes quantités, celles-ci engendrent des réactions non maîtrisées et non coordonnées. Donc, du calme ! Respirez à fond un bon coup pour vous détendre et lisez très lentement tout le sujet de dissertation.

Deuxième étape : poser la problématique

Ce qu'il ne faut pas faire

– Vous précipiter sur votre feuille et commencer à noter tout ce qui vous passe par la tête. L'auto-organisation spontanée, c'est plutôt la rareté ; la technique du *brain-storming* a une efficacité réduite : on retient à peine quelques idées pour cent. Foncer sur le dictionnaire ou sur vos livres de philosophies pour voir ce que les philosophes avant vous ont pensé du sujet. Vous récolterez une moisson d'opinions, mais comment lier en gerbe du blé, de la betterave et des ananas ? On ne commence pas une maison en accumulant des pierres, mais en se demandant quel type de maison on veut ; si c'est à la montagne, on préférera peut-être le bois à la pierre…

– Découper le sujet en mots ne vaut guère mieux. Ce genre de méthode conduit droit à la dissertation-saucisson qui est un genre à proscrire formellement. En effet, ce serait régresser au niveau de la première opération de l'esprit. Or, elle est au service du jugement (seconde opération de l'esprit) que pose la problématique. Il est vrai que l'ordre de l'intelligence suppose que l'on passe du plus commun (le sujet) au plus distinct, en divisant ; mais d'abord en gardant la structure moléculaire, pas en la pulvérisant.

Ce qu'il faut faire

Demandez-vous : quelle est la question que l'on me pose ?

❑ Pourquoi ?

Nous avons consacré un chapitre entier à cette question si importante, si ce n'est la plus importante. C'est tellement essentiel que je connais un professeur qui conseille à ses étudiants de noter en lettres majuscules bien visibles, le jour de l'examen, en haut de la feuille de brouillon : QUELLE EST LA QUESTION QUE L'ON ME POSE ?

❑ Qu'est-ce que c'est ?

Quels sont les critères de la vraie problématique ? C'est le moment d'appliquer ce que nous avons établi dans le chapitre II. Une vraie problématique comporte deux concepts et seulement deux. C'est le critère déci-

Retrouver ce titre sur Numilog.com

sif. Bon nombre de dissertations s'enfèrent parce qu'elles sont composées de multiples concepts, que leur auteur (l'élève) veut toujours tout dire dans la problématique, enserrant au minimum le MT avec elle. Qui trop embrasse mal étreint.

Par ailleurs, le prédicat est plus universel que le sujet.

Enfin, une problématique doit poser une vraie question, elle doit mobiliser l'attention et l'intérêt du lecteur. Si vous vous demandez : "L'homme est-il conscient ?", la réponse a de fortes chances d'être positive et sans surprise et le développement ennuyeux.

❑ Comment ?

Du sujet posé par le professeur à la problématique choisie par l'étudiant.

D'un strict point de vue logique, selon les critères mis en œuvre dans la première partie, on peut distinguer trois sortes de problématiques :

– Soit le sujet est un jugement posé sous forme interrogative. Encore faut-il distinguer selon qu'il y a deux ou plus de concepts ? Surtout, la réponse se fait-elle par oui ou non, ou implique-t-elle d'autres réponses possibles ? Par exemple : "Que nous apprennent de l'homme les sciences de l'homme ?" est un sujet qui appelle une réponse complexe.
– Soit le sujet a la forme d'un jugement sous mode affirmative : "Je est un autre." Cette forme est plutôt rare.
– Soit le sujet n'a plus la forme d'un jugement, mais celle d'une juxtapositon d'un ou de plusieurs concepts. Par exemple : "Voir" (un seul concept) est un sujet de philosophie qui fut posé au concours d'entrée à Normale Supérieure en philosophie ; "Vérité et évidence", "Nature et culture" (deux concepts).

D'un point de vue bien plus practico-pratique sans fondement logique rigoureux, mais bien commode, nous distinguerons les problématiques claires et les problématiques obscures.

– Les problématiques **claires** :

Dans l'idéal, c'est la problématique à deux concepts posée sous forme interrogative demandant une réponse par oui ou par non. Encore faut-il que les termes ne soient ni difficiles (techniques), ni ambigus. Font encore partie des problématiques claires, les affirmations à deux concepts, à l'instar de celle que nous avons posée ci-dessus : "L'homme n'est-il que conscience ?"

A ce que l'on dit, de plus en plus, au baccalauréat, on posera des sujets répondant aux critères de la problématique claire.

– Les problématiques **obscures** :

Une année, on avait posé cette question : "L'inconscience est-il l'alibi de l'inconscient ?" Déjà, le terme "alibi" n'est pas simple à saisir ; ensuite, la répétition du même mot ("inconscient") dans une problématique n'est pas propice à la compréhension : l'élève a peur de s'embrouiller, et à juste raison.

Appliquons ces distinctions.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Tout votre travail d'étudiant est d'**arriver à une problématique claire**. Tant que vous n'y êtes pas arrivé, vous avez toutes les "chances" de sombrer dans la logomachie laborieuse.

Parfois vous devrez limiter le sujet de dissertation pour en extraire la problématique. Mais c'est la seule manière d'avancer. Sinon le danger est l'érudition mal contrôlée et que la mémoire, pire, l'imagination, se substitue à l'intelligence. Si votre sujet est "Justice et violence", vous devrez vous arrêter à un aspect de la question ; par exemple : "La justice peut-elle s'exercer sans la violence ?" Mais cela est loin d'épuiser toute la question des relations de la justice et de la violence. Aussi, que votre thèse ne contracte pas trop le sujet. De toute manière, vous ne pouvez pas la traiter en totalité dans l'espace d'une dissertation. Voilà pourquoi déterminer une problématique, c'est avoir le courage de choisir. Choisir, c'est mourir un peu…

Clarifiez bien les termes de la problématique.

Si les termes vous semblent difficiles ou ambigus, vous serez tentés de ne pas en sortir. Vous les répéterez de peur d'en changer, car leur sens reste flou. Par exemple, si vous avez un doute sur le sens de conscience, cela vaut la peine de vous aider du dictionnaire. Il serait regrettable de limiter le sens de conscience à la conscience morale (c'est le sens du "Conscience, instinct divin", de Rousseau dans *La profession de foi du Vicaire Savoyard*).

Mais n'en profitez pas pour, de prime abord, collationner tous les sens des termes de votre problématique. Le plus souvent, le sens commun que vous en avez suffit largement. Ne faites pas le jeu de vos angoisses.

Enfin, une fois la problématique posée sous forme de question, reformulez-la de différentes manières pour bien en maîtriser le sens. Ne vous laissez jamais enfermer dans une formulation. Par exemple, votre problématique est : "L'homme n'est-il que conscience ?". Vous pouvez la traduire : "Peut-on réduire l'homme à la conscience ?", "Une partie de la personne humaine est-elle non consciente ?", "La totalité de l'homme se résume-t-elle à la conscience ?", "Trouve-t-on en lui autre chose que de la conscience ?", etc.

Procéder ainsi, vous le sentez, rend l'intelligence libre, car cela met à sa disposition un clavier élargi de mots (non pas de concepts) ; la mélodie sera plus variée, la lecture plus agéable. La bonne gestion des mots assouplit l'esprit.

Troisième étape : fixer la réponse

Ce qu'il ne faut pas faire

– Plonger dans le raisonnement, la recherche des différentes réponses.
– Accumuler du matériau (faire des lectures tous azymuts, collationner des citations, etc.).

Retrouver ce titre sur Numilog.com

La raison est, dans les deux cas, encore la même que pour la seconde étape.

Ce qu'il faut faire

Répondez à la question que vous avez formulée grâce à la seconde étape.

La raison de cette troisième étape est essentielle et répond à la vie de l'intelligence : elle est ordonnée au vrai. Or, la conclusion est première en finalité et dernière dans l'exécution. Si vous voulez partir en vacances, vous ne commencez pas par faire votre valise ou par mettre votre combinaison de ski, vous commencez par vous demander où vous partez, quand et comment y aller, etc. La fin est donc première dans l'ordre de l'intention, mais elle ne sera atteinte qu'au terme de la réalisation, car c'est elle qui meut toutes les énergies et oriente tous les moyens. Or, c'est la conclusion, c'est-à-dire la réponse apportée à la problématique qui joue le rôle de finalité mobilisant toute votre dissertation. Il importe donc au plus haut point que vous la décidiez au plus vite. D'elle dépend la bonne coordination des efforts à suivre. Et si vous la remettez en question, toutes les étapes ultérieures s'en trouveront modifiées ; de même si vous décidez de partir à la mer et non plus à la montagne, il y a de fortes chances pour que vous changiez et votre billet de train et au minimum le contenu de votre valise.

La difficulté pointe aussitôt : mais comment connaître d'emblée la réponse au sujet ? N'est-ce pas tomber dans le dogmatisme ? En fait, un piège beaucoup plus redoutable vous guette qui est le scepticisme syncrétiste. De plus, l'expérience montre à l'évidence que si vous ne répondez pas d'emblée à la question, vous n'y répondrez jamais. C'est une question de bonne navigation : si vous voulez avancer, vous devez déjà avoir une idée de la direction de votre but. Je ne parle pas d'avoir la conclusion en tête en toutes ses précisions. Par ailleurs, le plan qui constitue la quatrième étape permettra d'échapper aux tentations de raideur intellectuelle. Enfin, arrêter la réponse est preuve de mesure : pas de prométhéisme ; ignorer où vous allez est commencer un travail qui vous dépasse. Par exemple, quand arrêterez-vous de collecter du matériau ? Bien des angoisses et des marches d'approche qui n'en finissent pas d'approcher viennent de ce que le but, donc le terme n'a pas été fixé : il s'éloigne au fur et à mesure que l'on croit le toucher. C'est confondre but et horizon. Et on se retrouve avec des répartitions d'horaire du genre : sujet donné il y a trois semaines, dix jours à rassembler la documentation et une nuit blanche pour rédiger à la hâte une dissertation encyclopédique désossée qui rappelle fâcheusement le bureau de Gaston Lagaffe.

L'attitude à suivre est donc de réfléchir un moment en face de votre problématique et de décider la réponse qui vous semble vraie.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

La question en question

Philonenko s'interroge avec inquiétude sur ces philosophies qui ne s'intéressent plus qu'au questionnement pour lui-même (c'est le cas par exemple d'un Heidegger et de ses disciples).

"La philosophie devait bien moins analyser la question relative à la question [...] que l'idée de conclusion. [...] C'est à l'idée de conclusion que nous devons toujours revenir. Quand nous achevons un projet, psychologiquement nous ne nous sentons plus liés par lui et toutes ses déterminations. Chacun sait par expérience qu'une tâche inachevée – même si elle expose des choses inachevées comme ici – est obsédante. *Si nous ne parvenions jamais à réussir à conclure, même très modestement, nous n'aurions aucune liberté.* Naturellement la réalité n'est pas aussi simple. Nous devons travailler à résoudre des problèmes, dont nous savons bien cependant que les conclusions finales appartiennent à un futur très lointain. Et cependant nous y travaillons sans relâche parce que nous voulons conclure. La question est importante – la conclusion l'est encore plus."

Alexis PHILONENKO, *L'archipel de la conscience européenne* , "Le collège de philosophie", Paris, Grasset, 1990, p. 260. C'est nous qui soulignons.

Quatrième étape : fixer le plan

Ce qu'il ne faut pas faire

Là encore, succomber à la tentation toujours récurrente de rassembler du matériau. C'est un travail sans fin (dans les deux sens du terme). En effet, comment limiter l'accumulation si vous n'avez pas défini le plan ? C'est lui qui finalisera et donc bornera vos recherches. Or, ce qui n'est pas limité est indéfini, donc confus et source de panique.

Il faut donc commencer par planifier. Mais quel plan ? Il y a trois types de plan à éviter systématiquement.

– Le plan **dogmatique** se contente d'affirmer ou de démontrer, sans jamais rencontrer la contradiction. Vous procédez alors par une longue litanie de : "Parce que..., parce que..., parce que..." Mais la vérité est une quête ; elle est rarement évidente de but en blanc, et il est bon que

Retrouver ce titre sur Numilog.com

votre travail signifie ce caractère "aporétique", problématique de la question abordée. Par exemple, vous écrivez : "L'homme est conscience, c'est certain, Descartes l'a montré de manière définitive." Et vous ne pensez alors pas à l'objection de Freud selon laquelle l'homme se définit d'abord par son inconscient.

Cela ne veut surtout pas dire qu'il ne faut jamais conclure, puisque nous avons dit le contraire à la précédente étape. Mais ce type de plan conclut trop et trop tôt.

– A l'inverse, il y a le plan qui ne conclut jamais – c'est le fameux plan **dialectique** : thèse-antithèse-synthèse. Soit dit en passant, ni les mots ni le sens habituel donné à ces mots n'est hégélien, c'en est plutôt une caricature.

En effet, un tel plan est toujours du genre : 1) A. 2) non-A. 3) Je recolle les morceaux et je ne conclus pas. Par exemple : 1) L'homme est conscience. 2) L'homme n'est pas conscience. 3) L'homme est doué à la fois de conscience et d'inconscient.

– Evitez enfin le plan-**saucisson** découpé en fonction des concepts de la problématique, c'est-à-dire : 1) Le sujet. 2) Le prédicat. 3) L'union des deux. Par exemple : 1) L'homme. 2) La conscience. 3) L'homme n'est-il que conscience ?

En effet, l'expérience montre d'abord que les deux premières parties sont en général des hors-sujet : vous commencez à parler de l'homme en général, pour combler le vide de la page blanche ("L'important est de réussir à en faire 4 (ou 10) pages !"). Ensuite, là encore, la troisième partie se fonde rarement sur les analyses et les conclusions des deux premières.

Ce qu'il faut faire

Il faut faire un plan

❑ Pourquoi ?

Tous les professeurs de la terre rebattent les oreilles de leurs étudiants avec ce fameux plan qui constitue, avec la problématique, l'une des deux clefs de la réussite de la dissertation. Ils ont peut-être raison après tout !

C'est le plan qui dicte les idées. Rappelez-vous toujours le principe de Thomas d'Aquin : "L'ordre entre les idées vaut mieux que les idées elles-mêmes." A rapprocher du mot de son maître Aristote : "Le propre du sage est de mettre de l'ordre[1]." Défaites-vous de l'illusion constante que les idées secrètent le plan.

❑ Qu'est-ce que c'est qu'un plan ?

Nous avons traité du plan abondamment au chapitre VI. Rappelons seu-

1 – *Métaphysique*, Liv. I, chap. II.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

lement qu'il ne faut pas confondre l'ordre du plan (ou ordre de détermination) et l'ordre du raisonnement.

❑ Comment ?

Quel plan ? Nous avons vu les plans à éviter soigneusement. Alors, quel plan proposer ? Vous vous rappelez peut-être que l'on avait distingué deux sortes de plan, selon que le texte vrillait autour d'une ou de plusieurs problématiques (cf. chapitre VI). Ici, volontairement, nous avons structuré la dissertation à partir d'une seule problématique. Mais la grille alors proposée pour la lecture (thèse, preuve, conséquences, objections) n'est pas applicable telle quelle, car elle ne respecte pas assez le travail de l'écriture, la vie de l'intelligence en quête de vrai, comme nous allons le redire dans un instant.

Nous proposerons deux plans types. Comme les conseils que nous donnons, ils sont extrêmement formels et généraux. A vous de les remplir, de les appliquer par les exercices. Le premier type de plan est le plus aisé à pratiquer. Commencez par vous familiariser avec lui.

Premier type de plan

– Posez la thèse.
– Démontrez-la.
– Posez-vous un certain nombre d'objections.
– Tentez de résoudre ces objections en en montrant la pertinence et en les intégrant dans votre réponse.

Enfin, concluez sur votre thèse, en tenant compte de l'apport des objections.

Exemple

– Thèse : "L'homme est conscience."
– Preuve : vous pouvez l'emprunter à la philosophie de René Descartes.
– Difficultés : ici, Sigmund Freud sera bien utile.
– Répondez aux objections, aménagez votre thèse en fonction des critiques adressées par Freud. Par exemple : la conscience n'est pas le tout de l'homme, mais elle en constitue encore l'essentiel.

Le plan est donc tripartite. Ne vous fiez pas à l'apparence : il n'a rien de commun avec le plan dialectique. Si on voulait lui trouver une origine dans l'histoire, il rappelle plutôt le modèle des réquisitoires romains (la plaidoirie adopte souvent le plan suivant : "Certes, mon client est coupable… Mais veuillez considérer ces multiples circonstances atténuantes, son jeune âge, son enfance malheureuse… Aussi je ne peux que demander l'indulgence du jury…") ou le principe médiéval éprouvé des questions disputées (lisez par exemple un article de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin).

L'avantage immense de ce type de plan est qu'il est un discours à plusieurs voix intégrant la diversité des opinions et surtout qu'il respecte l'attitude de l'intelligence certes questionnante, mais orientée vers le vrai et la conclusion.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Nous avons ainsi répondu à l'objection de dogmatisme soulevée plus haut.

Second type de plan

Il fait davantage appel aux notions élaborées dans la seconde partie. Ce plan consistera à diviser le sujet ou le prédicat, de préférence ce dernier, puis à se reposer la problématique en fonction des différents aspects ou sens que l'on a distingués.

Par exemple, on peut distinguer deux sens au terme conscience : 1) le sens plus général (depuis Descartes) qui identifie conscience à connaissance ; 2) le sens restreint de conscience réflexive (connaissance non pas de toutes choses, mais du sujet, du moi). Auquel cas, le travail aura deux parties. Et il faudra appliquer la problématique aux deux parties distinguées :

– l'homme n'est-il que sa conscience au sens large de connaissance ?
– l'homme n'est-il que sa conscience au sens restreint de conscience réflexive ?

Ce plan est plus difficile à mettre en œuvre, car il n'est pas si aisé que cela de distinguer de manière adéquate un prédicat. Il requiert un mimum de pratique et de culture philosophique, si l'on ne veut pas que la distinction opérée soit arbitraire. Ainsi, il serait erroné de distinguer sans plus intelligence et conscience.

Il demeure que c'est le plan le plus opératoire et qui permet les résolutions les plus fines et les plus justes. Patience…

Cinquième étape : construire le raisonnement

Ce qu'il ne faut pas faire

– Là encore, pas de précipitation incontrôlée sur la rédaction. Ce n'est pas non plus encore la phase de rassemblement du matériau. Décidément nos réflexes premiers et apparemment sécurisants ne sont pas les meilleurs conseillers !

Auparavant il faut planifier. Encore faut-il éventer et éviter quelques pièges élémentaires, mais bien tentants :

– Le pseudo-raisonnement (ce que nous avons appelé le raisonnement par accident). Le grand risque est toujours de faire un plan dont les parties n'aient qu'un lien extérieur. C'est la dissertation fleuve, non pas au sens du roman fleuve, mais au sens où les parties ne s'articulent pas les unes aux autres. Elles viennent abreuver un ruisseau qui n'arrive pas à grossir et qui se demande ce qu'il va jeter à la mer Vérité, et même, s'il va y accéder.
– La substitution des citations au raisonnement. Mieux vaut résumer la pensée de Descartes avec vos propres mots que d'en citer une page entière. S'agit-il de le plagier ou de le répéter en changeant les termes ? Nullement, votre travail est de décortiquer l'armature logique de sa démonstration et de la restituer par-delà l'habillage des mots. Le princi-

Retrouver ce titre sur Numilog.com

pal travail lorsqu'on expose la pensée d'autrui est d'en manifester l'ordre, l'intelligibilité. Une ou quelques citations courtes choisies à bon escient seront alors les bienvenues pour illustrer votre propos. Elles le rehausseront au lieu de le masquer.

Dans le même ordre d'idée, n'empruntez pas toutes vos argumentations à d'autres auteurs, sauf, bien entendu, si le libellé est expressément historique ; par exemple : "La théorie cartésienne de l'âme." Vous aider d'un auteur n'est pas vous inféoder à sa pensée. Par contre, laissez-vous stimuler par vos illustres prédécesseurs. Vous avez une intelligence, utilisez-la sans crainte.

Ce qu'il faut faire

Utilisez les règles du raisonnement que l'on a étudiées en détail dans le chapitre III. Utilisez de prime abord le syllogisme. Cherchez vos moyens termes, c'est-à-dire les concepts susceptibles d'unir les termes de la problématique. Mais n'hésitez pas à varier vos types de raisonnements, faites appel à des enthymèmes, des raisonnements par l'exemple, des inductions. Cela varie le style et soutient l'attention, sans nullement vous faire dériver loin de votre problématique.

De plus, utilisez les raisonnements pour démontrer non seulement la thèse principale mais aussi pour manifester chaque sous-thèse tant qu'elle n'est pas suffisamment évidente.

Enfin, rappelez-vous ce que nous disions sur le plan d'un texte articulé autour d'une problématique : vous pouvez introduire des conséquences ou des objections, pour peu qu'elles ne deviennent pas trop envahissantes, que vous ne perdiez jamais le fil de votre propos et que vous le signifiez d'un mot ("Une conséquence intéressante est" ; "Remarquez en passant", etc.).

Par exemple, dans la première partie de votre dissertation, vous voulez démontrer que l'homme est conscience, qu'il est doué de conscience.

Vous pouvez procéder ainsi : l'homme est pensée ; or, la pensée est conscience ; donc, l'homme est conscience. C'est le raisonnement principal qui structure toute votre première partie. Chaque proposition peut constituer un paragraphe.

Mais ne vous arrêtez pas en si bon chemin. Il faut maintenant manifester chacune des prémisses.

– L'homme est pensée. En effet, l'homme est doué de langage ; or, il n'y a pas de langage sans pensée ; donc…
– La pensée est conscience. Vous pouvez faire appel à Descartes, mais en vous rappelant les conseils qui ont été donnés : pas de citation-Amazone. Vous pouvez aussi élaborer un raisonnement, par exemple un enthymème : l'animal n'est pas doué de conscience ; or, l'animal ne pense pas.

D'où l'on obtient le plan final de la première partie :

Retrouver ce titre sur Numilog.com

L'homme est pensée :
– en effet, l'homme est doué de langage ;
– or, il n'y a pas de langage sans pensée ;
– donc, l'homme est pensée.

Or, la pensée est conscience :
– en effet, l'animal n'est pas doué de conscience ;
– or, l'animal ne pense pas ;
– donc, la pensée est conscience.

Donc, l'homme est conscience.

Sixième étape : rassembler le matériau

Ce qu'il ne faut pas faire

Engloutir la Bibliothèque nationale. Perdez vos illusions ! Vous ne lirez pas tout. Réflexion vaut en général mieux qu'érudition et celle-ci ne doit jamais être le cache-misère de votre manque de réflexion.

Ce qu'il faut faire

C'est très intentionnellement que nous avons placé en avant-dernier cette étape qui est bien souvent et à tort située en premier. En philosophie, on dirait que c'est la finalité (première à troisième étapes) qui commande la forme (quatrième et cinquième étapes), et que fin et structure dictent la matière.

Il s'agit maintenant de donner chair au squelette qui a été assemblé.

– Si vous ne l'avez déjà fait, mettez-vous au clair sur les différents sens des mots clefs du sujet. Ces précisions lexicales intégrez-les toujours à votre plan.
– Proportionnez le matériau à votre compétence et à votre capacité d'assimilation. En terminale, il est bien rare que l'on soit à même de manier plus de deux ou trois auteurs avec compétence, sans déformer leur pensée. Donc ne convoquez qu'un nombre limité d'auteurs. Pour le sujet proposé, confronter Descartes et Freud est suffisant et parlant. D'ailleurs, de manière plus générale, il est bien préférable d'étudier en détail quelques auteurs que de multiplier les références qui dispersent la pensée et ne prouvent rien.
– Mieux encore, préférez étudier de près quelques textes majeurs d'auteurs eux-mêmes majeurs que rester dans le vague de la présentation de ces auteurs.
– Utilisez les citations avec discernement. Les citations sont comme le sel dans un plat : tout est dans la mesure. La multiplication des citations noie le discours plus qu'il ne le sert, surtout si les références sont de seconde main (puisées dans un dictionnaire, par exemple). Elle ne trompe personne et surtout pas le professeur qui sait ce que ses étudiants ont lu et peuvent lire ; de surcroît il connaît en général les manuels à leur disposition. L'intelligence, la lumière ne jaillissent pas de la quantité, mais du choix judicieux des citations.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

– Enfin, soyez souple. Si vous vous rendez compte en cherchant le matériau que vous n'avez pas tenu compte d'un matériau essentiel, intégrez-le dans votre plan, en en changeant le moins possible l'ordonnancement. Là encore, le mieux est parfois l'ennemi du bien. Il n'y a pas de plan idéal. Opérez un va-et-vient entre le plan et les matériaux, adaptant le premier au second. Si vous ne trouvez pas de marbre dans la carrière, vous retirerez les colonnes de la façade !

Maintenant, vous êtes fin prêt pour la dernière étape de votre marathon dissertant.

Septième étape : rédiger

Vous pouvez vous laisser aller à la joie si longtemps réfrénée de la rédaction…

Ce dernier point intéresse pour une bonne part la technique littéraire d'écriture et ne nous concerne donc pas. Nous renvoyons aux manuels *ad hoc*. Nous nous contenterons seulement des conseils et remarques d'ordre logique.

Ce qu'il ne faut pas faire

Commencer par l'introduction, rédiger le développement dans la foulée et finir par la conclusion. L'ordre de l'écriture sera donc celui de la lecture. Mais la linéarité est à proscrire. Pourquoi ? Parce que la rédaction du développement est souvent génératrice d'idées nouvelles, que vous fassiez un brouillon ou non. Cela pourrait donc vous amener à changer votre introduction sur quelques points.

Ce qu'il faut faire

• Dans quel ordre rédiger ?

Commencez par le développement. **Puis** rédigez **la conclusion, et** seulement, enfin, **l'introduction**. Il demeure que cela n'est pas toujours praticable, surtout le jour de l'examen où, de fait, sur la feuille, vous devez bien commencer par l'introduction. Procédez alors ainsi :

– Au brouillon : respectez l'ordre dont nous avons parlé :

Plan détaillé le plus possible (avec les raisonnements : vous entrelacez donc l'ordre de détermination avec l'ordre de démonstration) ; l'expérience montre que, à cause d'une question de temps, l'on peut rarement rédiger tout le texte au brouillon. Mais il est parfois bon, voire nécessaire, de rédiger au brouillon une partie plus délicate, difficile.

Rédaction de la conclusion.

Rédaction de l'introduction.

– Au propre : rédaction de tout le texte, dans l'ordre de la lecture.

• Quelques conseils pour la rédaction de chaque partie

Retrouver ce titre sur Numilog.com

– Pour l'introduction :

L'introduction idéale répond aux questions suivantes : de quoi parle-t-on ? (le lecteur aime savoir où il va) Pourquoi on en parle ? Comment on en parle ? Inutile de commenter cet ordre : vous avez pu le voir pratiqué dans tout cet ouvrage et en voir l'efficacité. Une bonne introduction comporte donc et dans l'ordre les points suivants : l'objet de ce travail (*i.e.* la question ou problématique), son intérêt, les grands jalons du plan (ne donnez que les deux ou trois parties principales ; les subdivisions seront évidentes ou annoncées à la lecture de chaque partie).

– Pour le développement :

Un plan très précis est votre boussole. "Charnalisez" votre plan, illustrez, faites appel aux citations, donnez quelques corollaires suggestifs, etc. Mais ne lâchez jamais le fil d'Ariane qu'est le plan. Toute dissertation est toujours susceptible de se muer en un labyrinthe dont le correcteur serait l'impitoyable Minotaure, sans aucun Persée pour vous sauver le jour du concours.

– Pour la conclusion :

Une bonne conclusion est autant clôture qu'ouverture. Elle rappelle ce qui a été dit en résumant les points saillants et elle conclut fermement en répondant à la problématique (c'est là sa fonction essentielle) ; puis elle montre que le sujet n'est pas épuisé, qu'il comporte encore d'éventuelles difficultés, qu'il y a des corollaires féconds. La conclusion comporte donc deux parties : récapitulative et apéritive. Mais la première est la plus importante : il est nécessaire qu'au terme, l'intelligence soit dans un repos relatif.

Résumé

Reprenons l'analogie de la construction de la maison, car c'est une parabole éloquente de la dissertation. Celui qui veut construire une maison, passe par les phases suivantes : en premier lieu, il se demande s'il va construire une maison (première et seconde étapes) ; puis, nécessairement, il répond (troisième étape) ; alors il fait appel à un architecte et détermine le plan, global (quatrième étape) et plus détaillé (cinquième étape) ; c'est seulement après que s'accumule le matériau (sixième étape) et que gros œuvre et finitions sont exécutés (septième étape).

Rappelons enfin que ces conseils valent pour la dissertation philosophique, mais qu'il est aisé de les appliquer, moyennant adaptation, aux autres "genres littéraires" de dissertation.

QUELQUES CONSEILS GÉNÉRAUX

Existe-t-il des recettes pour faire une bonne dissertation ?

Il n'existe pas de recettes, mais seulement des méthodes. La différence est capitale : la recette est du prêt-à-porter, la méthode est du sur mesure.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Chacun voudrait des "trucs" (sous-entendu infaillibles) ; or, il n'y en a pas.

Le conseil le plus important est le suivant : pour avancer, le seul et unique moyen est de faire le plus possible de plans. Entraînez-vous. Si vous êtes en terminale A (donc section littéraire), faites des plans une heure par semaine. Étudiez aussi ceux du professeur, mais jamais pour les apprendre par cœur, ce serait encore tomber dans le travers de la recette. Et il faut reconnaître que le stress du bac, la perspective de l'examen accroît la tentation. Mais elle ne fortifie pas l'intelligence, car la recette ne fait jamais corps avec l'esprit : elle lui est imposée de l'extérieur, elle l'habille au lieu de l'habiter.

Ce n'est pas en lisant un manuel de natation que l'on apprend à nager, c'est en plongeant dans la piscine. Il en est de même pour la dissertation.

Y a-t-il besoin d'autres moyens que ceux qui ont été développés ?

Je sais bien que certains professeurs et manuels proposent des techniques de dissertation autrement plus sophistiqués. Cela me semble des complications bien inutiles lorsque l'on a bien assimilé les règles énoncées ci-dessus et surtout lorsqu'on en a compris le bien-fondé logique. De plus, la multiplication des règles risque fort de vous faire tomber dans le prêt-à-penser (ou le prêt-à-rédiger) que nous venons si fort de fustiger.

Une réflexion souvent entendue : la dissertation philosophique est-elle un genre difficile ?

Répondons carrément : non.

Il est vrai qu'une longue tradition philosophique notamment allemande a bien enraciné dans nos esprits l'axiome selon lequel "tout ce qui est profond est obscur". J'en ai donné quelques exemples (chapitre II). Le bon philosophe germanophone Alexis Philonenko s'élève vigoureusement et courageusement contre cette opinion cérébralisante, élitiste et prétentieuse. (*Op. cit.* p. 247, par exemple p. 86 et surtout pp. 279s.)

L'expérience montre à l'évidence que le lycéen qui applique la méthode décrite en détail dans cette troisième partie, est assuré d'avoir au minimum 10, c'est-à-dire la moyenne, le jour du bac, quelle que soit la série. Ce n'est pas que le contenu ne compte pas ; mais il est second sans être secondaire : répétons-le une dernière fois, l'ordre entre les idées est le premier signe d'une véritable intelligence. La mémoire, l'érudition ne sont que le charbon de l'esprit.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Au terme de cet ouvrage, j'espère que vous n'avez pas d'abord appris des choses nouvelles, mais que vous vous sentez plus "intelligent", c'est-à-dire que vous maîtrisez davantage cette extraordinaire boîte à outils qu'est la raison et que toute personne tient à sa disposition. Comme toute opération bien huilée, le bien-penser ou le penser juste est source de joie légitime. Tel le sportif qui sent chacun de ses muscles à sa disposition, vous commencez à sentir que votre pensée n'est plus un autre, mais un hôte et qu'elle sera bientôt toute vôtre. L'efficacité de votre intelligence s'est multipliée. Or, l'intelligence est plus végétal qu'animal : elle grandit toute la vie.

Mais rappelez-vous toujours deux choses : la pensée est faite pour le vrai ; le vrai est fait pour l'amour.

La pensée est faite pour le **vrai**. Il y a toujours une jubilation de l'intelligence qui découvre comment elle fonctionne, telle la joie de l'enfant qui babille, jouant avec sa voix et avec les mots qu'il invente, telle la joie de l'amoureux qui aime son amour. Mais Narcisse a fini par se noyer dans la belle image que lui renvoyait l'étang dans lequel il se mirait. Les Grecs ont connu cette tentation de faire fonctionner leur raison avide et à vide : ce fut la crise de croissance des Sophistes. Certains proposaient à qui voulait les entendre de démontrer tout de suite et par dix arguments la thèse qui leur serait proposée et, aussitôt après, de prouver la thèse contraire par dix autres arguments. C'est l'humilité de Socrate ("je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien"), et le don de sa vie, qui ont sorti la raison de cette catastrophe attristante, narcissique et stérilisante.

Or, l'esprit a faim des êtres plus que de son acte de penser ; il est fait pour embrasser l'univers. Il est ouverture accueillante et généreuse, il appelle le don des êtres. Et même si aucune vérité n'étanche définitivement la soif de l'intelligence, celle-ci recherche l'apaisement de la réponse, non l'angoisse du questionnement perpétuel. La vérité n'est pas d'abord une rude maîtresse, mais une reine dont l'intelligence est la servante joyeuse et féconde.

Concrètement, cela signifie qu'il vous faut maintenant mettre en œuvre l'art de penser et continuer (ou commencer) à vous cultiver.

La vérité est faite pour **l'amour**. La personne, en effet, est être de don ; l'être ne reçoit la vérité des choses (diastole) que pour tendre vers elles et les aimer (systole). Combien plus lorsqu'il s'agit des personnes ?

Mais, dans son dynamisme même, la vérité appelle l'amour. Pourquoi ? Je voudrais ici laisser la parole à l'un des plus grands penseurs de notre temps, Hans Urs von Balthasar. Ces quelques réflexions sont d'une

Retrouver ce titre sur Numilog.com

richesse qui dépasse tout commentaire. Elles méritent que vous les méditiez longuement et souvent : "On peut être saisi d'effroi en constatant à quel point les choses au fond sont dénudées malgré toute la protection dont elles peuvent s'entourer, à quel point aussi elles nous dévisagent pour ainsi dire sans le moindre intermédiaire, à quelle profondeur nous pouvons de notre côté les sonder du regard jusqu'en leur cœur, combien enfin elles se trahissent elles-mêmes ou plutôt sont déjà trahies avant même d'avoir songé à s'exprimer d'une manière consciente. C'est dans cette nudité que la vérité jette son cri d'appel pour implorer la protection d'un amour qui comprenne. Dans l'acte de la connaissance comme telle, il doit y avoir une attitude de bienveillance, sinon de compassion, qui accueille l'objet sans défense en l'environnant d'une chaude atmosphère d'amour et de discrétion."

Plus encore : "Le mystère de l'être, comme nous l'avons dit, est un mystère essentiel, un mystère irréductible, un mystère dont toute la grandeur n'éclate victorieusement qu'au moment où la vérité semble pleinement révélée et dévoilée. C'est tout simplement le mystère de la profondeur, de l'intériorité, du prix inestimable de l'être. C'est dans cette profondeur que s'enracine la possibilité comme la réalité de l'amour. Or si l'amour vit au cœur de l'être et si ce cœur demeure toujours intime et mystérieux par essence, c'est donc le mystère qui veut pour lui-même demeurer mystère. L'amour qui est le sens et la fin de toutes choses n'aspire pas du tout à se pénétrer lui-même à fond sans laisser de mystère, il est tellement mystère substantiel qu'il est toujours à ses propres yeux une merveille inconcevable. Il se voile lui-même devant lui-même parce qu'il se trouve trop lumineux, trop manifeste pour lui-même. Il est le cœur adorable de toutes choses, mais il ne s'adore pas lui-même, il détourne de soi au contraire son regard dans un mouvement inexprimable."

(*Phénoménologie de la vérité*, Paris, Beauchesnes, 1952, pp. 195-196 et 202 ; cf. tout le passage pp. 195-205.)

A tout seigneur, tout honneur. Nous avons commencé en citant Pascal, finissons par lui : "Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison."

(*Pensées*, n°. 3, Éd. Chevalier et n. 253 Éd. Brunschvicg, in *Œuvres complètes*, "Bibliothèque de la Pléiade", Paris, Gallimard, 1954, p. 1089.)

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Ce guide pratique de l'art de penser trouve son origine dans ce que l'on appelle la logique classique dont le fondateur est Aristote. Nous citerons donc surtout ses œuvres et les manuels qui ont systématisé et vulgarisé sa pensée (principalement les manuels de philosophie néothomiste). Les autres ouvrages classiques se sont en général inspirés d'Aristote, l'enrichissant ou le critiquant. Vous trouverez dans tous ces livres la bibliographie et les développements, notamment formels, qu'intentionnellement cet ouvrage qui se voulait plus introductif et surtout plus pratique, ne contient pas.

Mais, depuis un peu plus d'un siècle, la logique mathématique a pris une ampleur considérable. Plus formelle, plus spécialisée, elle est à la logique classique ce que la physique mathématique est à la philosophie de la nature. Cette logique mathématique n'est d'aucune utilité pour apprendre à découvrir (ou à construire) une problématique, un raisonnement, un plan, etc. Elle est par contre devenue indispensable pour la formalisation des sciences mathématisées et en informatique.

En outre, si la logique est un art de démontrer, elle est aussi un art de persuader : c'est le rôle de la rhétorique. Comme ce traité ne développe ni la logique mathématique ni la rhétorique, nous renvoyons à quelques ouvrages traitant de ces sujets (bien entendu, vous pouvez toujours vous reporter aux encyclopédies).

Ouvrages de logique classique

- ARISTOTE, *Organon*, réparti en 6 traités *(I. Catégories, II. De l'interprétation, III. Premiers analytiques, IV. Seconds analytiques, V. Topiques, VI. Réfutations sophistiques),* trad. Tricot, "Bibliothèque des textes philosophiques", Paris, Vrin, 5 tomes (nouvelle éd., 1969 à 1974). C'est l'ouvrage de base, inépuisable source à laquelle il faut toujours venir puiser.
- Alain ARNAUD et Pierre NICOLLE, *La logique ou l'art de penser contenant, outre les règles communes, plusieurs observations nouvelles, propres à former le jugement,* coll. "Champs", Paris, Flammarion, 1970. Un classique.
- Robert BLANCHE, *Le raisonnement*, "Bibliothèque de philosophie contemporaine", Paris, P.U.F., 1973. Clair et fouillé.
- BOSSUET, *Logique du dauphin*, coll. "Les grandes leçons de philosophie", Paris, Éditions Universitaires, 1990. Un traité complet de logique classique dont l'intérêt est plus qu'historique.
- Lewis CARROLL, *Logique sans peine*, trad., Paris, Hermann, 1966. Cet ouvrage de l'auteur d'*Alice au pays des merveilles* est amusant et très clair.
- François CHENIQUE, *Éléments de logique classique. I. L'art de penser et de juger, II. L'art de raisonner,* Paris, Dunod, 1975. Très clair. Exercices. Largement inspiré de l'ouvrage suivant (du chanoine Collin).

Retrouver ce titre sur Numilog.com

– Henri COLLIN, *Manuel de philosophie thomiste. I. Logique formelle. Notions de métaphysique générale, de Cosmologie et d'Esthétique*, Paris, Téqui, rééd. Beaucoup d'exercices et de tableaux clarifiants.
– Gilbert DISPAUX, *La logique et le quotidien*. Une analyse dialogique des mécanismes d'argumentation, coll. "Arguments", Paris, Minuit, 1984. Concret et original.
– Gilles DOYON et Pierre TALBOT, *La logique du raisonnement*. Théorie du syllogisme et applications, coll. "Philosophie", Sainte-Foy, Le Griffon, 1985. Centré sur le syllogisme. Multiples exercices.
– Paul FOULQUIÉ, *Traité élémentaire de philosophie. II. Logique et morale*, Paris, Éditions de l'école, nouvelle éd., 1950. Clair, mais très général.
– Henri-Dominique GARDEIL, *Initiation à la philosophie de St Thomas d'Aquin. I. Introduction et Logique*, Paris, Cerf, 1952. Très clair.
– Jean GUITTON, *Apprendre à vivre et à penser*, "Le Signe", Paris, Fayard, 1970.
– Régis JOLIVET, *Traité de philosophie. I. Logique et cosmologie*, Lyon-Paris, Emmanuel Vitte, 7e éd., 1965. Clair.
– Jacques MARITAIN, *Éléments de philosophie. II. L'ordre des concepts*, Paris, Téqui, 1923. Complet, clair et bien documenté.
– P. MOUY, *Logique*, Paris, Hachette, 1944.
– Pierre OLERON, *L'argumentation*, "Que sais-je ?" 2087, Paris, P.U.F., 1983 ; *id., Le raisonnement*, "Que sais-je ?" 1671, Paris, P.U.F., 2e éd., 1982.
– Chaïm PERLEMAN et Lucie OLBRECHTS-TYTECA, *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 5e éd., 1988. Gros ouvrage original et intéressant quoiqu'il suspecte trop le raisonnement contraignant.
– Charles SERRUS, *Traité de logique*, Paris, Aubier, 1945.
– John STUART MILL, *Système de logique inductive et déductive*, trad. Paris, Alcan, 1889.
– Jean TRICOT, *Traité de logique formelle*, Paris, Vrin. Limité à l'aspect formel de la logique classique. Systématique et fouillé.
– Roger VERNEAUX, *Introduction générale et logique*, "Cours de philosophie", Paris, Beauchesnes, nouvelle éd., 1964. Scolaire, limpide.

Ouvrages de logique formelle

– Robert BLANCHE, *La logique et son histoire*. D'Aristote à Russell, coll. "U", Paris, Armand Colin, 1970. Bien fait.
– Gaston CASANOVA, *L'algèbre de Boole*, "Que sais-je ?" 1246, Paris, P.U.F., 4e éd., 1979.
– François CHENIQUE, *Comprendre la logique moderne. I. Classe, proposition et prédicat, II. Logiques non classiques, relations et structures*, Paris, Dunod, 1974. Toujours aussi remarquablement clair.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

- Louis COUTURAT, *L'algèbre et la logique*, Paris, Librairie Albert Blanchard, 1980.
- Roland FRAISSE, *Cours de logique mathématique*, Paris, Gauthier-Villars, 3 tomes, 1971-1975. Technique.
- Jean-Blaise GRIZE, *Logique moderne*, Paris, Gauthier-Villars, 1973, 3 tomes. Dépasse le cadre d'une introduction.
- Gilbert HOTTOIS, *Penser la logique*. Une introduction technique, théorique et philosophique à la logique formelle, Bruxelles, Éditions Universitaires, 1989. Présente la logique classique et la logique formelle contemporaine. Clair.
- Stephen C. KLEENE, *Logique mathématique*, trad., Série "Epistémologie", coll. "U", Paris, Armand Colin, 1971. Un classique. Assez difficile.
- Denis VERNANT, *Introduction à la philosophie de la logique*, "Philosophie et langage", Liège-Bruxelles, Pierre Margada, sans date. Intermédiaire entre logique classique et logique formelle.

Ouvrages de rhétorique

- ARISTOTE, *Rhétorique*, trad., Paris, Les Belles-Lettres, 3 tomes, 1967 à 1973. L'ouvrage fondamental.
- Alain CANU, *Rhétorique et communication en 2 questions et 19 exercices*, coll. "Travail à grande efficacité", Paris, Éditions d'Organisation, 1992. Scolaire.
- Jean-Paul GOUREVITCH, *La propagande dans tous ses états*, Paris, Flammarion, 1981.
- Jean-Noël KAPFERER, *Les chemins de la persuasion*, Paris, Dunod, 1986.
- Olivier REBOUL, *La rhétorique*, "Que sais-je ?" n° 2133, Paris, P.U.F., 1984, *La rhétorique*, Théorie et pratique, coll. "Premier cycle", Paris, P.U.F., 1991.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Avant-propos ? 7

Mots clefs 9

UN DISCOURS DES MÉTHODES 13

Première loi : procéder du connu à l'inconnu 14
Pourquoi faut-il procéder du connu à l'inconnu ? 14
Conséquences 15
Deuxième loi : l'intelligence va du plus universel au plus particulier 16
Pourquoi l'esprit doit-il procéder du plus au moins universel ? 16
Conséquences 20
Troisième loi : l'intelligence a trois actes 22
Pourquoi ? 22
Confirmation fournie par la grammaire 23
Récapitulatif 23
Corollaires 24
Quatrième loi : tel objet, telle intelligence 28

I. UN TEXTE EN QUÊTE DE HAUTEUR : LE NIVEAU DE LECTURE 31

Qu'est-ce que c'est ? 33
Soit le texte s'adresse à la sensibilité 33
Soit le texte s'adresse à l'intelligence 35
Soit le texte s'adresse à la volonté 35
Différence entre les textes s'adressant à l'intelligence et les textes s'adressant à la volonté 36
Pourquoi ? 37
Première raison 38
Seconde raison 39
Comment ? 40
D'abord, noter ses réactions à chaud 40
Puis, déterminer froidement le niveau du texte 41
En particulier, comment repérer un artice, un texte susceptibles de manipuler ? 42
Exercices 50

II. LA PROBLÉMATIQUE PROBLÉMATIQUE 55

Pourquoi ? 55
Première fonction de la thèse 55
Seconde fonction de la thèse 58
Intérêts plus secondaires de la thèse 59
Qu'est-ce que c'est ? 60
Problématique, thèse et conclusion 60
Nature de la thèse 60
Thèse, sujet et prédicat 68
Les différents espèces de thèse 70
Comment ? 71
Inventaire des critères 72
Exemples d'application de ces critères 77
Exercices 80

III. LE RAISONNEMENT : LIER DES BOTTES OU RAMASSER DES ÉPIS ? 83

Le raisonnement en général 85
Pourquoi ? 85
Quel est le domaine d'exercice des raisonnements ? 87
Qu'est-ce que le raisonnement ? Quelle en est la structure ? 89
Les différentes espèces de raisonnement 91
Comment repérer les différentes espèces de raisonnement ? 96
Remarque plus générale de méthode 99
Le syllogisme 99
Le syllogisme mal-aimé 99
Exemples de syllogisme 101
Qu'est-ce que c'est ? 102
Comment ? 108
L'induction 110
Pourquoi ? 110
Qu'est-ce que c'est ? 111
Comment ? 117
Le raisonnement par similitude 118
Pourquoi ? 118
Qu'est-ce que c'est ? 121
Comment ? 123
L'enthymème 124
Qu'est-ce que c'est ? 124
Pourquoi ? 126
Comment ? 126
Une forme particulière d'enthymème : la théorie 128
Les pseudo-raisonnements 134
Le raisonnement par accident 134